

MILANNGES BELLIGIENS

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII.

Montreal, Mardi, 3 Juillet 1849

No. 84.

L'ÉCHEC DES FRANÇAIS.

Les journaux et correspondances particulières ont publié des relations diverses sur la reconnaissance que les troupes françaises ont poussée jusque sous les murs de Rome. Les détails que l'on va lire sont empruntés au rapport de l'officier qui commandait le détachement qui s'est présenté à la porte de San-Pancrazio. Nous n'ajouterons aucun commentaire à ce simple récit.

Le 30 avril, vers onze heures et demie du matin, je reçus l'ordre de repousser avec mon bataillon [moins la compagnie de voltigeurs] les tirailleurs qui inquiétaient le flanc droit de la colonne. Ils quittèrent successivement devant moi les positions et les jardins qui avoisinent la ville, depuis la porte Cavalgheri jusqu'à la porte San-Pancrazio. Arrivés là, ils se réfugièrent dans plusieurs maisons voisines du rempart, et derrière un petit ouvrage en terre construit devant la porte, et où se trouvaient trois pièces de canon. Des matelas avaient été placés contre la porte, où était pratiqué un passage assez étroit. Les remparts étaient garnis de nombreux défenseurs. Sachant que le général en chef avait l'intention de se porter sur un autre point, j'eus l'idée malheureuse de menacer vigoureusement la porte San-Pancrazio, afin d'y attirer ceux qui se disposaient à la résistance et qui se trouvaient ainsi distraits du point que le général avait principalement en vue. Après une fusillade, j'entendis dans Rome des fanfares et des chants, entre autres la *Marseillaise*. Tous mes soldats eurent alors la ville prise. Je partageai assez facilement leur opinion, lorsque des voix romaines crièrent: *La paix! la paix!* Je fus sur le point d'entrer dans la ville avec mon détachement; incertain encore, j'en voyai en avant un de mes officiers avec un de mes prisonniers. Les Romains n'eurent pas plutôt aperçu ce dernier, qu'ils se précipitèrent vers mes soldats, élevant leurs casquettes au bout de leurs fusils, et nous faisant de grandes démonstrations d'amitié. En un clin d'œil, ces hommes vinrent embrasser nos tirailleurs les plus avancés. Je descendis de cheval, j'entrai dans une petite porte de jardin, et je me trouvai au milieu d'eux. Ils me jetèrent comme les autres, et je ne puis tirer d'eux d'autres paroles que *Siamo amici, siamo fratelli la pace!* J'ordonnai aux soldats romains de remettre la baïonnette dans le fourreau; ils obéirent, et je leur dis que j'allais donner quelques ordres à ma troupe, après quoi je reviendrais; et je me rendis avec eux auprès du général, qui, disaient-ils, était dans le voisinage. Je les quittai; je retournai sur mes pas pour annoncer à mes soldats que je devais me rendre auprès du général pour savoir ce qui se passait. L'ajournement que la ville était prise, qu'il ne fallait faire aucun mouvement et attendre mon retour.

J'entrai ensuite dans Rome avec la confiance la plus sotte et la plus aveugle. Tout à coup, je me vis entouré d'une masse compacte, formée et appelée par les gens de Garibaldi. Ceux qui m'accompagnaient se perdirent dans cette foule, et je me trouvai prisonnier au milieu d'une population furieuse et menaçante, dont les poignards et les pistolets furent souvent dirigés sur ma poitrine. Je dois déclarer, que sans le secours de quelques officiers et guides nationaux, j'aurais été infailliblement égorgé. C'est dans cet appareil que, au mépris du droit des gens, je fus conduit au château de Saint-Ange, où une chambre me fut assignée comme prison. Dès qu'il me fut possible de le faire, j'envoyai au ministre de la guerre une protestation contre la manière déloyale dont ses soldats m'avaient arrêté.

Le 1er mai, j'appris la mort, les blessures et la captivité des hommes de mon détachement, résultats déplorable et nécessaires de mon aveugle et inexorable confiance. Mes officiers et mes soldats sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ils se sont bravement battus depuis midi jusqu'à six ou sept heures du soir, et n'ont été compromis que par ma faute et par la *folie*. Je suis seul coupable dans cette affaire. Pendant ma captivité, il m'a été constamment refusé de communiquer avec mes officiers, avec mes soldats et avec les blessés français, qui furent traités avec humanité, m'a-t-on dit. J'ai été séparé des officiers: les officiers ont été séparés des soldats. On ne pouvait me voir, on ne pouvait voir les soldats qu'avec une permission du ministre de la guerre. J'ai des motifs puissants pour croire que cette séparation était combinée dans le but de corrompre mes officiers et mes soldats. Des insinuations perfides ont été faites aux uns et aux autres. On a proposé aux officiers de servir dans une légion étrangère dont l'organisation était décidée. Ces derniers ont illégalement refusé de servir dans une légion étrangère, et tout fut dit. La France peut-être fière de la discipline et du bon esprit de ses officiers et de ses soldats.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

CALIFORNIE.—Une lettre particulière émanée du gouverneur Smith, et d'autant plus franche qu'elle n'était point destinée à la publicité, résume avec une frappante vivacité et le pour et le contre de la vie californienne: "Rien n'a été exagéré, dit cette correspondance, quant à l'étendue de la contrée qui renferme le précieux métal, et quant à la facilité comparative avec laquelle on l'obtient.

Toute la pente occidentale de la Sierra Nevada sur une étendue de plus de 400 milles, et dans un rayon de quarante milles au moins, contient de l'or en plus ou moins grande quantité; peut-être la région s'étendra-t-elle plus loin encore, lorsqu'on fera de nouvelles recherches. On trouve le minerai en creusant et levant la terre; il n'est besoin ni de coûteuses machines ni de procédés chimiques pour arriver à ces trésors magiques. Une pioche, une pelle, voire même un couteau de boucher pour desceller la terre et les pierres, le moindre vase pour opérer le lavage, il n'en a pas fallu plus pour obtenir autant qu'avec les inventions les plus renommées dans d'autres pays. La chance du travailleur dans le choix du terrain a souvent compensé et au-delà le manque de talent. Les difficultés réelles gisent dans les privations qu'il faut endurer au sein des régions inhabitées où se trouve l'or. Le manque de nourriture, un travail excessif auquel excite le succès même, la mauvaise qualité de l'eau, les intempéries de l'air et le dérèglement de la vie, tout contribue à faire payer chèrement les richesses que l'on trouve. Tout le monde ne réussit pas, mais chacun continue à travailler, dans l'espoir que son prochain coup de pioche découvrirait un trésor surpassant tout ce que l'on a vu jusqu'ici. Beaucoup meurt; d'autres reviennent malades; mais pour un qui s'en va, il en arrive dix de toutes les parties du monde. Nous avons jusqu'ici plus de chinois, de chiliens, de péruviens, de prussiens, de mexicains, de français, d'anglais et d'irlandais que d'américains, mais ceux-ci auront leur tour.—Les provisions, les vêtements de laine, les liqueurs, les ustensiles de cuisine et de mineurs se vendent à des prix énormes. Tout le reste trouve à peine des acheteurs. Les vêtements de femme sont une véritable drogue.—Il est difficile de préciser la quantité d'or trouvé jusqu'ici. On dit qu'il en a été exporté pour quatre millions. Sous peu de semaines je pourrai, d'après les faits que je m'occupe de recueillir, donner un chiffre approximatif. En attendant tout cela est désastreux pour nous. Il n'y a pas moyen d'avoir de domestiques; j'ai vu un cuisinier refuser \$250 par mois. Tous mes domestiques m'ont quitté et j'en ai pris un hier à \$100 par mois parce qu'il est trop malade pour aller aux mines; je le vendrai certainement s'il retrouve la santé. Le quartier-maître paie \$5,000 par an pour la maison où il demeure, et qui certes ferait une triste cabane de péage sur un pont de campagne. Le climat est froid toute l'année et brumeux pendant l'été. Les collines sont nues, et le pays n'est composé que de collines (par don du jeu de mots). Le bœuf est exécrable; de légumes, pas l'ombre, et peronne n'a le temps de pêcher, si toutefois il y a du poisson.—*Voilà la carte.* Quienque viendra chercher de l'or ou apportera des marchandises pour vendre aux mineurs, gagnera de l'argent. Nulle autre chose ne peut réussir. Tous ceux qui viennent doivent apporter une maison avec eux. Il n'y en a que fort peu ici, et le bois de charpente coûte \$600 les mille pieds."

EMIGRATION.—Les relevés officiels de la douane de San-Francisco nous apprennent que l'immigration a été, dans les cinq derniers mois, bien loin de ce que l'on s'attendait de s'imaginer. Du 1er octobre au 31 mars, il n'a débarqué dans ce port que 2,333 personnes, dont 700 Américains. Durant la même période, le chiffre des exportations d'or, déclarées en douane, s'est élevé à 177,627,000 onces, formant une valeur de \$2,342,040, aux taux de \$16 par once.

MEXIQUE.—Nous avons des journaux de Mexico jusqu'à nos premiers jours de ce mois. Ils confirment la soumission au chef et du promoteur des troubles de la Sierra Madre, Don E. Quiros. On assure qu'une prime de \$6,000 et le grade de chef d'escadron, lui ont été promis par le gouvernement, et cette mesure, regardée comme une faiblesse fatale, soulève de vives réclamations dans la presse. D'Arca Jis de Vera Cruz, déclare nettement qu'il y voit un encouragement à l'insurrection.

Le congrès, l'avons déjà dit, a autorisé, avant de se séparer, l'établissement d'un chemin de fer entre Vera Cruz et la Capitale. Cette route devra être commencée avant deux ans, et terminée dans quinze années au plus tard. Un privilège de cinquante ans, l'admission en franchise des matériaux et du combustible nécessaires, la coopération du gouvernement lorsque le chemin traversera des terres publiques, la faculté d'exproprier les particuliers partout où besoin sera, telles sont les conditions et les facilités que la nouvelle loi assure aux entrepreneurs. Elle leur offre en outre une prolongation de privilège de deux années, si, dans les vingt-quatre mois qui suivront le commencement des travaux, le chemin de fer est en activité jusqu'à un point quelconque au-delà du rayon où la fièvre jaune exerce ses ravages. Chaque mois gagné sur ce délai entraînera une nouvelle prolongation de deux années; enfin l'expiration du privilège, le gouvernement sera libre de le renouveler pour trente ans, à la condition de percevoir 20 pour cent sur les bénéfices. Cette mesure est sans contredit la plus utile qu'ait produite la dernière session du congrès mexicain.

Courrier.

BRÉSIL.—Des lettres de Rio Janeiro, du 6 mai, nous apprennent que la veille et la nuit, il avait régné dans ces parages un ouragan terrible. Les Brésiliens ont perdu dans cette tempête le seul vaisseau de ligne qu'ils eussent. Soixante-dix personnes ont péri; une princesse qui se trouvait à bord au moment du sinistre a pu être sauvée.

HAITI ET VÉNEZUELA.—Nous recevons de Boston, quelques lignes nouvelles d'Haïti et du Venezuela. Elle signalent dans l'un et l'autre pays la continuation du même état de choses. Le président Soulouque, renonçant à toute tentative ultérieure contre la partie espagnole de l'île, avait licencié son armée, et s'apprêtait à abolir le système ruineux du monopole. Au Venezuela, on regardait une révolution comme imminente; l'impopularité du général Monagas s'accroissait de jour en jour, et l'on ne croyait pas que son gouvernement pût tenir au-delà de deux mois. Sa suite prétendait que l'on avait annoncé naguère, parait-il avoir été à autre chose qu'un voyage, car les nouvelles disent, sans commentaire, qu'il se trouvait à 40 milles de Puerto Cabello.

Courrier.

L'ALLEMAGNE.—Vous savez à quels déchirements et à quelles luttes l'Allemagne est en proie. La constitution proposée par le roi Guillaume, consacrer les principes les plus libéraux, si j'en excepte le vote à deux degrés. Mais la démocratie allemande n'en est plus à ces transactions. Son programme, publié récemment par un patriote badois, dépasse toutes les folies de nos démagogues. Son auteur, M. Becker, ne va pas, comme on dit, par quatre chemins. Il déclare que si les révolutions de février et mars ont échoué, c'est qu'il leur a manqué le baptême du sang; et d'après lui, la révolution doit ruiner de fond en comble tout les éléments de la société actuelle; tout moyen est bon, s'il conduit au but. Son parti ne veut par la "voir mille croyances." Nos journaux socialistes n'ont point osé adopter cette profession de foi "de leur frère," sans réserve. Le roi de Prusse répond à ces doctrines insensées, en faisant entrer son armée dans le Palatinat, dont l'insurrection sera inévitablement étouffée. Pour éviter le même sort, l'Assemblée de Francfort a résolu de transporter son siège à Stuttgart. Mais les démissions qui lui sont arrivées de toutes parts ne lui permettent pas de réunir cent membres au plus. Cette assemblée est morte.

FUSILS INCENDIAIRES.—Une des innovations militaires qui ont marqué la guerre de Hongrie, c'est l'emploi des fusils incendiaires autrichiens. Ces fusils, très-habilement dirigés, ont été mis en usage non-seulement contre les villes, mais encore les corps de troupes. On s'est surtout servi, dans les deux armées impériales et hongroises, de fusils portatifs à l'usage d'un corps particulier de bombardiers à pied, qui peuvent suivre les mouvements de l'infanterie. Chaque homme doit porter jusqu'à trois de ces projectiles de petite dimension. Un autre soldat est chargé du cheval, surmonté d'une rainure de bois sur laquelle la fusée peut être posée et dirigée. C'est une leçon pratique que l'expérience de cette guerre donne à tous les corps de l'Europe. Les Autrichiens auront été les premiers à mettre en pratique, dans une proportion si étendue, ce nouveau et terrible moyen de destruction. On a rapporté que ces congédiés, employés en bataille rangée par les compagnies de bombardiers autrichiens qui s'exercent depuis tant d'années à ce tir tout nouveau, ont produit un très grand effet, surtout sur les masses de cavaliers hongrois. Ces cylindres de fer battu, terminés en pointe, percés de trous et remplis de matières incendiaires, sont arrangés de manière à faire rouler au-dessus d'eux vers la fin de leur trajet, une matière liquide et brûlante. Leur sifflement aigu est plus terrifiant encore, pour les chevaux, que le bruit du passage de l'éclair. Un seul de ces projectiles suffit parfois pour porter le désordre dans un escadron. L'année hongroise ayant trouvé dans les arrières qui sont tombés en son pouvoir de nombreux approvisionnements de ces fusils, s'en est également servi dans l'attaque des villes et dans les combats en plaine.

PROTESTATION.—Le premier acte de M. de Tœnneville, en arrivant au ministère des affaires étrangères, a été, dit-on, de protester auprès de l'ambassadeur d'Autriche, à Paris, contre la prétention du maréchal Radetzki de faire occuper par ses troupes Gênes et les villes du Piémont touchant à notre frontière.

CALCULS.—Un auteur de calculs et de rapprochements a fait le calcul suivant: Les quinze départements qui forment la zone de l'Est ont donné le plus de représentants aux rouges. Dans les douze départements qui forment la zone de l'Ouest, aucun candidat socialiste n'a été élu, et l'on y compte les huit dixièmes de candidats légitimistes. Les rouges l'ont emporté dans les dix-huit départements du centre. Les vingt-quatre départements dont se compose la zone du Midi ont donné la prépondérance à l'opinion royaliste. Enfin, les dix-neuf départements du Nord ont donné la majorité aux orléanistes. Il est à remarquer que les élections les plus lésinées sont celles de l'Est et celles de l'Ouest. L'Est, qui s'est battu autrefois contre les Cosaques et les Prussiens, a envoyé des rouges. L'Ouest, qui a produit les Chouans et les Fédéralistes, a envoyé des blancs.

HORLOGES ÉLECTRIQUES.—Les chemins de fer français viennent de prendre l'initiative d'une remarquable application de l'électricité à l'horlogerie. On sait que deux ou plusieurs horloges, quelque soigneusement exécutées qu'elles soient, ne sauraient rester longtemps d'accord; pas même les pendules astronomiques. D'autre part, dans les stations et dans les chemins de fer, où l'on est forcé de multiplier les horloges, l'établissement de ces appareils ne laisse pas que d'être fort dispendieux. Il s'agissait donc, à la fois, de trouver le moyen de diminuer les prix des appareils honoraires et d'en faire concorder les indications. C'est l'électricité qui a permis de résoudre ce problème. L'application de ce magnifique agent à l'horlogerie n'est point un fait tout récent. L'Allemand Steinheil, en 1839; les Anglais Wainstone, Bain et Brett, en 1840, 1841, 1847; enfin, le Belge Glaesener, ont proposé chacun des solutions, mais l'expérience ne leur a pas donné gain de cause, et, aujourd'hui encore, pas un chemin de fer étranger ne règle ses pendules électriquement. C'est à M. Paul Gardier, horloger, qu'appartient l'honneur d'avoir pratiquement réalisé cette heureuse idée. Les appareils qu'il a créés, et qui mettent en parti le concordance tous les cadrans d'une ligne, au moyen d'une seule horloge type, ont été accueillis par le chemin de fer du Nord, et bientôt toutes les horloges de la station de Lille seront mises d'accord; le chemin de fer de Charres, à son tour, vient de les adopter pour toutes ses stations, déjà même celle de Versailles en est pourvue. On possède donc enfin, ajoute le *Journal des chemins de fer*, le moyen d'avoir l'heure exacte partout et à bon marché. Le conseil général des bâtiments vient, assure-t-on de l'adopter au ministère des travaux publics le désir de le voir appliqué à quelque édifice public. Bientôt, espérons-le, ce sera le tour des édifices particuliers, et il n'y aura plus une maison qui n'ait le chemin de fer aussi bien que la laminière et l'eau à un réservoir commun.

NÈGRES.—M. de la Villegontier, ancien pair de France, et M. le Marquis de Forbin-Janson, frère de l'ancien Evêque de Nèny, viennent de mourir.

TRAITÉ.—Le cabinet de Saint-Petersbourg vient d'être de conclure un traité d'alliance offensive et défensive avec le roi de Suède et de Norvège. Les articles de ce traité sont encore inconnus. Cependant on affirme qu'en vertu d'une convention particulière, la flotte de l'empire russe doit occuper le Sund et garder les passages des grands étroits de Balt. On va même jusqu'à dire que la flotte russe a déjà exécuté cette manœuvre.

L'ARMÉE RUSSSE.—Les forces de terre de l'empire russe s'élevaient presque à un million d'hommes sur le pied de guerre. Elles sont divisées en six corps d'armée; 1^o Grand corps d'armée d'opération—465,720 hommes; 2^o corps de réserve—202,480 hommes; 3^o armée du Caucase—150,167 hommes; 4^o corps d'armée dans le Finlande—16,000 hommes; 5^o corps d'armée à Orenbourg—64,000 hommes; 6^o corps d'armée en Sibirie—16,000 hommes. Total: \$14,367 hommes. Il y a en outre une formidable cavalerie de 50,000 Cosaques, prête à entrer en campagne au premier signal. On doit aussi se rappeler que 600,000 Cosaques, en état de porter les armes, sont toujours à la disposition de l'empereur. Une grande partie de ces forces est cependant destinée à maintenir l'ordre et la paix à l'intérieur. En ce moment on calcule qu'il serait facile au czar d'organiser en fort peu de temps une armée européenne de 800,000 hommes.—L'empire russe a soixante-sept millions d'habitants.

ÉGYPTE.—On sait que le nouveau vice-roi d'Égypte, Abbas-Pacha, contrairement aux espérances qu'on avait conçues sur notre compte, détruit, une à une, les belles institutions organisées par son grand-père. Plusieurs savants français, renvoyés par lui, se sont adressés à M. le consul-général de France à Alexandrie, pour obtenir les indemnités auxquelles ils ont droit, par suite des engagements contractés vis-à-vis d'eux, dès le principe, par le gouvernement égyptien. Le consul a pris fait et cause pour eux; mais cela n'a servi de rien, et le bruit s'est répandu qu'une rupture ouverte avait éclaté entre le gouvernement égyptien et le consul-général de la République française, qui avait menacé, si on ne faisait pas droit à ses justes réclamations, de demander les passeports.

LA ST. JEAN-BAPTISTE A RIGAUD.

M. L'ÉDITEUR, Au milieu des luttes incessantes que vous avez soutenu pour défendre les bons principes, je veux dire les principes d'ordre, d'obéissance et de respect aux gouvernements ecclésiastiques et civils, attaqués depuis quelque temps d'une manière qui, quoiqu'indirecte, n'en est pas moins acharnée, violente, et dangereuse; au milieu de ces luttes, dis-je, ou vous avez à défendre le ministre du Souverain, comme le ministre du Seigneur, tous deux représentés sous un faux jour, votre esprit aime sans doute à se reposer sur ces spectacles tendres et touchants, où les cérémonies saintes de notre sublime religion que l'on paraît vouloir vouer au ridicule consolent et fortifient contre ces appréhensions bien légitimes que l'on ne saurait maîtriser, en voyant s'assombrir au-dessus de nos têtes cet horizon philosophique qui a toujours déchiré sur les peuples de grandes passions, causé de grands déchirements et semé sur les villes et les royaumes de grandes catastrophes.

Cette fête religieuse, dont je veux vous parler, M. l'Éditeur, a eu lieu à Rigaud, lundi, jour de la célébration de la St. Jean-Baptiste, à la suite des cérémonies des Quarante heures ou pendant trois jours les fidèles se sont pressés à l'envie autour des autels du Seigneur, pour y puiser dans la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, sources divines, la paix de la conscience et le repos du cœur.

Il est, M. l'Éditeur, sur le sommet de la montagne de Rigaud une vénérable petite chapelle, dédiée à notre glorieux patron St. Jean-Baptiste. C'est là que les citoyens de Rigaud ont voulu célébrer la fête nationale. Dès sept heures du matin, la procession qui s'était formée devant l'église, se mit en marche, et se dirigea vers le lieu où devaient se célébrer les saints mystères. Il s'est passé là quelque chose de bien propre à transporter l'âme, et à remplir le cœur des plus douces émotions religieuses. Cette foule pieuse et attendrie, suspendue entre le ciel et la terre, assistait à genoux, au sacrifice non sanglant qui représentait le sacrifice sanglant consommé sur le calvaire. Au souvenir des mystères touchants et sublimes qui avaient eu pour théâtres les différentes montagnes de la Judée, les cœurs battaient d'amour pour Celui qui nous a donné la vie par sa mort, et la foi ainsi réchauffée et ravivée à ce foyer divin, lesaient monter vers le ciel les plus pures actions de grâces. Après les émotions religieuses vint le tour des émotions patriotiques. Un discours de circonstance, délivré avec beaucoup de pathétique, fit l'éloge des vertus de notre glorieux patron, déroula les vertus du citoyen, et développa ce que devait être son dévouement pour la patrie. Les paroles chaleureuses de l'orateur furent accueillies avec un enthousiasme universel.

Quand les cérémonies furent terminées, la foule se divisa par groupes, et passa une partie du jour à parcourir les points les plus pittoresques et les plus saillants de la montagne, ceux qui, permettant à la vue de se porter au loin, laissent apercevoir et développent dans une immense étendue, aux regards enchantés, tout ce que la nature étale de beautés et de richesses dans ce beau mois de l'année, à voir la joie qui rayonnait sur tous les visages, l'abandon et le laisser aller avec lequel on se livrait à l'allégresse, on pouvait se convaincre bien facilement que ce jour était un beau jour pour les citoyens de Rigaud.

Je ne terminerai pas, M. l'Éditeur, ce compte rendu d'une jolie petite fête de famille, sans vous dire un mot d'un phénomène peut-être unique, non seulement au Canada, mais j'oserais dire dans tout l'univers. Ce phénomène naturel se laisse voir sur la déclivité de la